Interview Eugene Nforngwa, COP30 — Transcription et résumés / Transcript and summaries

Entretien de Myrto Tripathi (EcoHumans, TerraWater) avec Eugene Nforngwa, directeur des programmes de l'Africa Coalition for Sustainable Energy Access, à la COP30 de Belém, le 14 novembre 2025 (durée : 27 min 22 s).

Résumé (français)

Eugene Nforngwa défend l'idée que les politiques climatiques et énergétiques africaines doivent reposer sur la science et sur les besoins réels des pays, plutôt que sur les cadrages politiques portés par les négociations internationales.

La science confisquée par la politique. Selon lui, les décisions sur les « avenirs énergétiques souhaitables » sont souvent prises, dans le cadre de la CCNUCC, par des acteurs sans fondement scientifique ni technique, et la traduction de la science en options politiques est rarement faite par des scientifiques. Les COP sont « intrinsèquement politiques » : on y sélectionne la science qui sert ses arguments, et le récit est façonné par ceux qui ont le plus de ressources.

Deux extrêmes dans le débat énergétique. D'un côté, ceux qui insistent sur le droit au développement, la souveraineté énergétique et « toutes les options sur la table ». De l'autre, une approche centrée uniquement sur les émissions, qui conseille à l'Afrique d'abandonner les énergies fossiles sans alternatives, refuse le gaz comme énergie de transition et rejette aussi le nucléaire. Myrto Tripathi ajoute que le nucléaire et l'hydroélectricité sont perçus négativement, contrairement à la biomasse, à l'éolien et au solaire.

Nucléaire et hydroélectricité. Pour lui, la science est claire : le nucléaire est la forme d'énergie la plus propre. Si le problème est la sécurité ou les déchets, il faut renforcer les garanties et améliorer la technologie plutôt qu'interdire. Le débat sur les coûts initiaux n'a pas de sens à l'échelle de pays et de siècles. La campagne contre la « grande hydroélectricité » relève selon lui du même réflexe d'interdiction.

Dialogue et justice énergétique. Le dialogue est franc avec les dirigeants africains ; il est plus difficile avec la société civile militante, qui est par nature partiale. Son organisation promeut la notion d'énergie « durable », au-dessus de l'opposition propre / sale : le meilleur mix pour chaque pays, peu émetteur mais assez puissant pour réduire la pauvreté et industrialiser. Aujourd'hui, le solaire ne permet pas de faire tourner des usines : faut-il attendre la technologie, ou utiliser ce qui existe pour industrialiser puis sortir des fossiles ?

Modèles et scénarios. Les modèles qui guident les politiques sont, selon lui, conçus avec des indicateurs favorables aux intérêts du Nord. Il manque des scénarios précisant quand les émissions africaines devraient atteindre leur pic puis baisser (l'Afrique représente environ 4 % des émissions mondiales ; certaines études évoquent au moins 500 ans avant que certains pays épuisent leur budget d'émissions). Myrto Tripathi note que les modèles supposent souvent un état final idéal, sans partir de l'existant ni du « relais » entre énergies.

Réseaux et besoins énergétiques. Les réseaux centralisés ont fonctionné ailleurs : le problème est leur gestion, et il faut les renforcer. 630 millions d'Africains n'ont pas d'électricité ; il distingue trois niveaux de besoins : l'accès de base (solutions décentralisées renouvelables), les usages productifs et sociaux (mini-réseaux, hydroélectricité ; pompes à eau, écoles, hôpitaux, conservation des vaccins) et l'industrie lourde, par exemple la transformation des minerais critiques, qui exige des systèmes robustes. Plus on monte vers l'industrie, moins le solaire et l'éolien sont fiables ; le nucléaire et l'hydrogène vert (avec la question de l'eau) entrent alors en discussion.

Perspectives africaines. Myrto Tripathi cite l'engagement signé par le Rwanda et le Sénégal pour tripler les capacités nucléaires, l'intérêt du Ghana et du Kenya et la prolongation des centrales sud-africaines. Eugene Nforngwa estime que les gouvernements africains voient que le discours antinucléaire manque de preuves et que l'hypocrisie occidentale devient visible. La Position commune africaine sur la transition énergétique va, selon lui, dans le sens de trajectoires définies localement ou nationalement (le Nigeria n'a pas à suivre la même que le Cameroun), sans retirer d'options de la table, tout en tenant compte de l'impact sur les gaz à effet de serre. L'entretien s'interrompt quand il doit se rendre à une réunion.

Summary (English)

Eugene Nforngwa argues that African climate and energy policy should rest on science and on each country's real needs, rather than on the political framings that dominate international climate negotiations.

Science overshadowed by politics. In his view, decisions about which energy futures are desirable are often shaped within the UNFCCC process by actors who lack a scientific and technical foundation, and the translation of science into policy options is rarely done by scientists. COPs are "inherently political": participants pick the science that suits their arguments, and the narrative is set by whoever has the most resources.

Two extremes in the energy debate. On one side, those who stress the right to development, energy sovereignty and "all options on the table." On the other, an approach focused only on emissions metrics, which advises Africa to abandon fossil fuels without alternatives, resists gas as a transition fuel and also rejects nuclear. Myrto Tripathi adds that nuclear and hydro are viewed negatively, unlike biomass, wind and solar, which carry an aura of naturalness.

Nuclear and hydro. He says the science is clear that nuclear is the cleanest form of energy. If the concern is safety or waste, the answer is stronger safeguards and better technology, not a ban. The upfront-cost debate makes little sense when countries are planning over centuries. He sees the campaign against "big hydro" as the same reflex to ban rather than manage risks.

Dialogue and energy justice. Conversations with African leaders are frank; the harder audience is activist civil society, which by nature is biased. His organization promotes "sustainable energy" above the clean-versus-dirty split: the best mix for each country, low in emissions yet strong enough to lift communities out of poverty and industrialize. Solar cannot run factories today, so the justice question is whether Africa should wait for the technology or use what is available to industrialize and phase out fossil fuels later.

Models and scenarios. He argues that the models guiding policy use metrics skewed toward Northern political interests. Scenarios are missing on when African emissions should peak and then decline (Africa contributes about 4% of global emissions; some studies suggest at least 500 years before certain countries exhaust their emissions budgets). Myrto Tripathi observes that models often assume an ideal end state instead of starting from today's brownfield situation and the "relay race" between energy sources.

Grids and energy needs. Centralized grids have worked elsewhere, so the problem is management; they should be strengthened. With 630 million Africans lacking electricity, he distinguishes three tiers: basic access (decentralized renewables), productive and social uses (mini-grids, hydro; water pumps, schools, hospitals, vaccine cooling) and heavy industry such as processing critical minerals, which needs robust systems. The closer to industry, the less reliable solar and wind become, which brings nuclear and green hydrogen (with its water competition) into the discussion.

African perspectives. Myrto Tripathi cites the pledge signed by Rwanda and Senegal to triple nuclear capacity, interest from Ghana and Kenya, and South Africa extending its plants' lifetimes. Eugene Nforngwa says African governments increasingly see that the anti-nuclear narrative lacks evidence and that Western hypocrisy is more visible. The Africa Common Position on the energy transition, he explains, favors pathways defined locally or nationally (Nigeria's need not match Cameroon's), keeping every option on the table while weighing greenhouse gas impacts. The interview ends when he has to leave for a meeting.

Transcript (English)

[prior question off-record] Myrto: What in your view does the COP process contribute to the definition of energy policies and the fight against climate change, and what are the main influencers of this process?

[0:08] Eugene: The space, especially the UNFCCC processes, to the principal stakeholders: states. And we've seen growing interest and participation from civil society and activists. And most of these people are those who are framing the issues, determining what options should be accepted. In fact, they are determining what energy futures are desirable without the scientific and the technical foundation. And so the role of science, even though we all claim that science should provide so, even though we all claim that science should inform the decisions, but the interpretation of the science and the translation of that science into policy options is usually not done by scientists, or most of the times it's done by people who have already certain biases,

[1:22] Myrto: So how would you say this translates in the way energy issues are being dealt with here in the government?

[1:29] Eugene: So there are two extremes to the energy debate. There is an extreme that is focused on the development imperatives of energy. And these are the people who say that all options should be on the table. These are the people who bring up the argument of a right to development and the right to use natural resources. In Africa, for example, there is a whole section of people, especially in government, who are beginning to talk about energy sovereignty, the right to be able to use all the resources that are available to meet energy needs. So that's one extreme of the spectrum. And that extreme is quite development focused. But you have an extreme that is very environmental and climate

in nature and are looking at the conversation only in terms of emission metrics. They're looking at the potential contributions of energy production and use to greenhouse gas emissions. And that is the defining factor in their analysis. So therefore, [in their] understanding, any energy use that poses potential threat, whether real or emerging, to the climate system or to the environmental system, should be discouraged. And these are the people who advise the African government to abandon fossil fuels completely without any offering for alternatives in the meantime. These are the people who resist the idea of [transition] resources. For example, some have argued in Africa that gas should be allowed to help African countries establish a strong baseline in terms of economics and infrastructure, and then they can think about transitioning and phasing out fossil fuels. But there is a very strong resistance to that move. But these are also the same people who have a very negative view about nuclear energy because of the perceived environmental and safety risks and so on and so forth.

[3:52] Myrto: And you would say that the perception of nuclear and hydro is also perceived negatively by these kinds of activists is very different from, for example, their perspective on biomass and wind and solar that have that aura of natural resources. Of natural resources when they actually do have environmental and health effects. Both of them.

[4:22] Eugene: Yes, so. So it's difficult to explain how we choose which environmental footprints are acceptable and which aren't, because when it comes to nuclear, for example, we know for sure the science is clear that it's the cleanest form of energy you can have. So if the problem is safety concerns, why aren't we talking about strengthening safety safeguards? For example, why aren't we talking about improving the technology so that it's safe enough to provide clean, affordable energy, even if the upfront costs are high? I mean, we are talking about countries, so we're talking about hundreds of years and thousands of years. We are not talking about returns in 10, 15 years. So the upfront cost debate for me isn't a debate that makes sense. Hydro [too] has been a victim of that. There's been a campaign in the past against what was referred to as big hydro, which is that the bigger the hydroelectric dam, the more environmentally unsustainable it is. But those environmental impacts of hydro can be dealt with, can be addressed. So why do we skip to a ban or an attempt to stop countries from using these resources, rather than have a middle ground that says now we understand what the risks are, what measures should we take to minimize this risk? I think that is a more sustainable and realistic approach in these issues.

[6:05] Myrto: And you were talking about earlier energy sovereignty and the right for countries to use their own natural resources and to make their own decision. And a few moments after you referred to who was advising the African government. So listening to someone like you, we wonder why you are not the one advising the African government. So how can more rationality into that advising effort can be done?

[6:35] Eugene: No, no, we actually [are] having a very frank conversation with African leaders. But also I think the biggest challenge is having this conversation with African civil society. And I think part of the reason is that to be an activist, you have to be biased, strongly biased towards something. And so it's difficult to shift minds within the activist community. But within the public sector communities, the governments and so on, they have a mission that transcends climate concerns. And therefore they are open to a conversation that offers them a broader range of options, of policy options. And so as an organization that is focused on sustainable energy, we have tried to position the idea of sustainable energy above the ideas of clean energy and the idea of dirty energy, so that it's really about what is the

best mix that works for each country with very little contributions to greenhouse gas emissions. We must admit, but that is still strong enough to be able to lift communities out of poverty, strong enough to be able to industrialize, whatever that industrialization pathway is. Can we feasibly say that we can run factories and build industries in Africa with solar energy? At this point? The level of the technology doesn't allow it. The justice question is, is it fair to ask questions, to wait until the technology gets to a point where it can drive their industrialization so that they can industrialize? Or can they use what is available and industrialize to a point where they have the capacity and the resources to phase out fossil fuels if that becomes inevitable? So these are the kinds of questions that I am not sure the activist community is having a frank conversation about.

[8:47] Myrto: Part of my life is to be an activist for something that is not activist-like, which is a reasonable technical approach of things. And my experience of exchanging with decision makers as well as populations that don't have any background on energy issues is that generally when you bring the information, people have a pretty reasonable rational analysis. And what we see here is that - here in the COP today - is that most people don't have those basic facts. While they're supposed to be, contrary to the regular population, part of the few that have a deeper knowledge and understanding; reason why the rest of the population trusts them. However, when you listen to them, it seems that 1 kWh solar is exactly similar to 1 kWh coal or 1 kWh nuclear, which all three of them are radically different and provide radically different services to the grid and to the communities. So how come that basic understanding doesn't seem to be shared? And if it's not shared by this climate community, how can it be conveyed to the populations?

[10:06] Eugene: I think one of the reasons is that the climate community, especially the UNFCCC processes and perhaps all of the global initiatives to try to address the climate crisis are inherently political. They're really not technical as people might think. It's a space for interests and it's a space for advancing different agenda. And all of these issues are very political. Which means that even if the basic understanding of the science did exist, we are cherry picking which science we are using to make our arguments. But that's not all. It's not everyone who comes to the COP that has a technical background. It's a very multidisciplinary environment. So you have people from a very legal background, you have people from anthropology, you have people from economics, you have people from, I don't know what, who are not necessarily speaking the same language, whose understanding of the issues, especially the political dimensions of the issues, are completely different. So perhaps the way you remedy that is to strip away the politics and allow the bare bones and let's see what exactly is going on. Let's go back to the days when we used to talk about global warming and discuss the science of global warming. Let's go back to the days when we used to talk about the energy sources in terms of what the potentials are, what the basic science is, what the physics behind it is, and so on and so forth. That can perhaps give us a sense of exactly which energy choices make the best sense in the current situation. But the politics, I think, has so covered up the science that it becomes very, very difficult to make sense. So now politics choices are based on who is shaping the narrative, who has the greatest amount of resources to shape this narrative, what interests are topping the agenda, rather than what exactly is needed and what exactly is required to reach where we want to get to.

[12:29] Myrto: And so how would you suggest, or do you have any idea at this stage of how we could get rid of those politics? Because the situation is getting more and more dire, the effects are getting stronger and stronger, and it seems the emotions are getting either heightened or people turn their

back to it. And so the politics seems to be even more acute now than it used be to. It seems we are going in the wrong direction running.

[12:58] Eugene: I think it's going to remain political. It's going to be hard. But if the political choices have to be informed by science, at least that science should be politically neutral. The problem is that even the science is very political these days, like I said.

[13:15] Myrto: Would you be able to give an example?

[13:17] Eugene: All right, let me give you an example. Let's take a look. Something like carbon offsetting. All right, this is how carbon offsetting is positioned. Developing countries can hold back their emissions and get offsets bought from them by developed industrialized countries. What if you flipped that and said that developing countries, low level industrialized countries, should be given a window to pollute more and that is offsetted by deep emission reductions in the North? That's the same thing, but it's a very different political issue. So you need to be able to see which political lens is shaping the scientific analysis that we are having. You take, for example, all of the models, all of the models that are shaping policies are designed with metrics that are skewed towards political interests of the North. We do not know what exactly it would mean for the climate system. If Africa, for example, was allowed to use, say, a certain amount of fossil fuels for the next 100 years, we should have that information. On what basis are we asking Africa to abandon fossil fuels when we do not know exactly what contribution of the use of fossil fuels under what conditions lead to what emission scenarios and what those scenarios do to the global emission scenario? So even models are not designed in a way that answer the questions that policymakers in Africa have. So, and that is because it's political. Again, if you come from a research institution that believes that we need to abandon fossil fuels once and for all, I don't see a scenario in which you would be pursuing research that demonstrates that there's some room for emissions, say in Africa, for example, which currently contributes only 4% of greenhouse gas emissions. But you can still make a very strong argument that any amount of emissions, wherever it's coming from, is not good for the planet. But that doesn't resolve the policy questions that African leaders have. And that's quite a challenging thing.

[15:52] Myrto: And what we realize when we run our models based on [a] rational and technical aspects, is that very often the scenarios and the models that are put forward for countries to decarbonise actually assume a green field or look for an end state and very rarely go from the current state brownfield and then analyze the industrial deployment to where we would reach a sustainable, which would include what you're describing, which is a remnant of fossil fuel use, for example, maybe if that helps the industrial deployment of the other sources of energies that will come in their own time. Because you need that relay race to take place between energies before you reach the ideal end state. And very often the models just provide you with that end state and say, oh, you know, this is where we need to go and without consideration of the road that need to be traveled to get there.

[16:59] Eugene: Yeah, so we've argued before that, and this is really good because of the scenario discussion. Let's have scenarios that tell us at what point should Africa's emissions [peak] and at what point should they start going down? Yes, right now there are a few studies that suggest, for example, that it will take at least 500 years for some African countries to exhaust their emission budgets. If we went on the premise that everyone has a budget, an allowance for emissions, but what do we do with that information? How do we translate that into pathways for energy transition?

[17:45] Myrto: So if I revert back to the physics of the grid that we were talking about earlier,

[17:49] Eugene: There is some audio, I'm hearing something from your phone.

(In the captions this exchange is split differently between the two speakers; the split above is reconstructed from context.)

[17:56] Myrto: What we are pointing at is the fact that the development of infrastructure systems industry is not doable on any kind of energy. It requires qualities inherent to an energy source to allow that development to take place.

[18:14] Eugene: What would those qualities be in your mind?

[18:16] Myrto: What kind of power, what kind of energies would Africa need to reach that level of development that it deserves?

[18:24] Eugene: Okay, let me start with saying that I think there has been some thinking that [grids] are not good for Africa. And that discussion is put forth as if the problem was with grids.

[18:43] Myrto: You mean centralized, centralized grids?

[18:46] Eugene: The centralized grids have worked elsewhere. So if centralized grids have worked elsewhere, the problem is not the infrastructure itself, perhaps it's the management of the infrastructure. So the solution is not to do away with good grids. So I still think that in Africa let's need to strengthen the grids because in any case, it makes management a lot easier because you're dealing with one entity. The risks are also high, but it's more efficient to manage. But in the meantime, what people really need is electricity access very quickly. 630 million people in Africa live in darkness. So you want to provide them with electricity very quickly. And you could do that with decentralized energy solutions based on renewables. But that cannot be the permanent solution. That is only solutions to allow people to quickly have access to electricity. Now, if you want that electricity to be productive and useful, say in driving local industries, whether it's in agriculture, in small businesses and so on and so forth, you need to find a way of building and moving from there to mini grids, for example, that perhaps are based on hydro or other sources of energy that can provide the quality and quantity of energy that is needed to drive small scale industrial activities. But now, if you want to think about the industrialization of the entire country with manufacturing, we are now talking about the need to process critical minerals on the continent. If you have to do that, you have to deploy energy at scale. Mini grids, decentralized systems aren't going to make it. You're going to need more robust systems. And I'm thinking that you need to, first of all, to be able to solve the problem, break up the energy needs of the continent in these three categories. You have immediate household needs for lighting up this 630 million people that don't have electricity. You need to think about how then do you make these households productive, that they can go to school, they can study at night, social infrastructure can function, hospitals can function in many places. The water pumps require some kind of energy to be able to continue supplying water. Schools need, hospitals need electricity for cooling and for keeping vaccines and medications safe. These are some kind of mid range needs for energy. And beyond that you have large scale industrial needs. And for each of these categories you are going to need a different set of solutions. So mini grids or standalone solutions or decentralized system can work very well on the lower side of this problem spectrum. But on the upper side of it you're going to need more robust system which can be a network of the standalone system of the mini grids. But at the end of the day you're still dealing with very strong

[grid] systems, centralized or regionalized or what, however you want to organize yourself. But you also are going, there's also going to be an impact in terms of the kinds of energy sources that you're going to be using. So as you go towards the industrialized end of the spectrum, solar and wind become less and less reliable. So you need to find a solution for that. On the lower part for quick energy access, solar and wind are going to make sense. So you can have a complete, a fair argument that we do not need to deploy fossil based energy production in these areas because the sun and the wind can do the thing. But once you get to the industrialization end, it becomes less and less difficult [sic; likely "more and more difficult"]. So the choices now begin to look at should we think about nuclear? Should we if we have to do green hydrogen, which is something a conversation that is increasing on the [continent?], under what conditions are we doing green hydrogen? How do we deal with the competition over water resources that are related to the production of green hydrogen and so on and so forth and so forth.

[23:22] Myrto: So when you say about perspectives about nuclear, for example, we can see a number of African countries trying to consider nuclear as part of their future energy mix. Yesterday only Rwanda and Senegal have signed a pledge that already 23 countries had signed [to] triple nuclear capacities. We had seen in the past Ghana, Kenya [have expressed] interest in the matter. South Africa is extending the lifetime operations of its nuclear power plants. So there is a very open and frank discussion that's taking place in Africa around nuclear energy that is not taking [place] everywhere else actually. So what would you say the perspectives of the continental nuclear are and how can we help?

[24:11] Eugene: The question is what exactly is the problem with nuclear energy? Is it a safety concern? How we manage the waste from nuclear reactors? If that is the problem now let's talk about how we solve that problem. Let's not talk about no nuclear because you're going to be left with nothing if each time you have a problem. The solution is don't touch so, and I think it's based on this that most African governments are beginning to realize that the anti nuclear narrative is not based on sufficient evidence and the argument is weak and that it's possible to have nuclear energy that is safe but that produces sufficient energy for your countries. The second thing is that the hypocrisy of the west is becoming more and more visible. So how do you justify that? Countries that use gas, nuclear energy and all sources of energy available to them and are even willing to go to war to secure these sources of energy are telling you this is not a good option for you. So African governments are seeing through that now and are beginning to think that they need to put every option on the table. If you look at the Africa common position on the energy transition, the underlying spirit, the spirit of it is that Africa needs to develop with every resource that's available to them under the context that can be defined locally or nationally. So that the energy pathway for Nigeria doesn't have to be similar to the energy pathway for, say, Cameroon. But the idea being that Cameroon should be able to sit down, ask itself what the policy challenges it's facing in terms of energy are and what's the best combination of resources, governance systems, infrastructure and technologies they can use to solve that problem. Of course, bearing in mind the potential impact on greenhouse gases. But the idea here is that we shouldn't take any options off the table yet.

Transcription (français)

[Question préalable hors enregistrement] Myrto : Selon vous, qu'apporte le processus des COP à la définition des politiques énergétiques et à la lutte contre le changement climatique, et quels sont les principaux acteurs qui influencent ce processus ?

[0:08] Eugene : L'espace ouvert, en particulier par le processus de la CCNUCC, fait des États les principales parties prenantes. Et nous avons vu un intérêt et une participation croissants de la société civile et des militants. Et la plupart de ces personnes sont celles qui cadrent les enjeux, qui déterminent quelles options devraient être acceptées. En fait, elles déterminent quels avenirs énergétiques sont souhaitables sans les fondements scientifiques et techniques. Et donc le rôle de la science, même si nous affirmons tous que la science devrait fournir cela, même si nous affirmons tous que la science devrait éclairer les décisions, mais l'interprétation de la science et la traduction de cette science en options politiques ne sont généralement pas faites par des scientifiques, ou la plupart du temps par des personnes qui ont déjà certains partis pris,

[1:22] Myrto : Alors, comment diriez-vous que cela se traduit dans la manière dont les questions énergétiques sont traitées ici au gouvernement ?

[1:29] Eugene : Il y a donc deux extrêmes dans le débat énergétique. Il y a un extrême qui est centré sur les impératifs de développement de l'énergie. Et ce sont les gens qui disent que toutes les options devraient être sur la table. Ce sont les gens qui avancent l'argument d'un droit au développement et du droit d'utiliser les ressources naturelles. En Afrique, par exemple, il y a tout un pan de personnes, surtout au sein des gouvernements, qui commencent à parler de souveraineté énergétique, du droit de pouvoir utiliser toutes les ressources disponibles pour répondre aux besoins énergétiques. Voilà donc un extrême du spectre. Et cet extrême est très axé sur le développement. Mais vous avez un extrême qui est très environnemental et climatique par nature et qui envisage la conversation uniquement en termes de mesures d'émissions. Ils examinent les contributions potentielles de la production et de l'utilisation d'énergie aux émissions de gaz à effet de serre. Et c'est le facteur déterminant dans leur analyse. Par conséquent, [dans leur compréhension,] toute utilisation d'énergie qui constitue une menace potentielle, réelle ou émergente, pour le système climatique ou le système environnemental, devrait être découragée. Et ce sont les gens qui conseillent au gouvernement africain d'abandonner complètement les combustibles fossiles sans proposer d'alternatives entre-temps. Ce sont les gens qui résistent à l'idée de ressources de transition. Par exemple, certains ont soutenu en Afrique que le gaz devrait être autorisé pour aider les pays africains à établir une base solide en termes d'économie et d'infrastructures, et qu'ensuite ils pourraient envisager la transition et l'abandon progressif des combustibles fossiles. Mais il y a une très forte résistance à cette démarche. Mais ce sont aussi les mêmes personnes qui ont une vision très négative de l'énergie nucléaire en raison des risques environnementaux et de sécurité perçus, etc.

[3:52] Myrto : Et vous diriez que la perception du nucléaire et de l'hydroélectricité est aussi perçue négativement par ce type de militants est très différent, par exemple, de leur perspective sur la biomasse, l'éolien et le solaire qui ont cette aura de ressources naturelles. De ressources naturelles alors qu'elles ont en réalité des effets environnementaux et sanitaires. Les deux.

[4:22] Eugene : Oui, donc. Il est donc difficile d'expliquer comment nous choisissons quelles empreintes environnementales sont acceptables et lesquelles ne le sont pas, car lorsqu'il s'agit du nucléaire, par exemple, nous savons avec certitude que la science est claire : c'est la forme d'énergie la plus propre qui existe. Donc si le problème ce sont les préoccupations de sécurité, pourquoi ne parlons-nous pas de renforcer les garanties de sécurité ? Par exemple, pourquoi ne parlons-nous pas d'améliorer la technologie pour qu'elle soit suffisamment sûre afin de fournir une énergie propre et abordable, même si les coûts initiaux sont élevés ? Je veux dire, nous parlons de pays, donc nous parlons de centaines

d'années et de milliers d'années. Nous ne parlons pas de retours sur 10, 15 ans. Donc le débat sur les coûts initiaux n'est pas, pour moi, un débat qui a du sens. L'hydroélectricité [aussi] en a été victime. Il y a eu dans le passé une campagne contre ce qu'on appelait la « grande hydroélectricité », à savoir que plus le barrage hydroélectrique est grand, plus il est environnementalement non durable. Mais ces impacts environnementaux de l'hydroélectricité peuvent être traités, peuvent être abordés. Alors pourquoi passons-nous à une interdiction ou à une tentative d'empêcher les pays d'utiliser ces ressources, plutôt que d'avoir un terrain d'entente qui dise : maintenant nous comprenons quels sont les risques, quelles mesures devrions-nous prendre pour minimiser ce risque ? Je pense que c'est une approche plus durable et plus réaliste sur ces questions.

[6:05] Myrto : Et vous parliez plus tôt de souveraineté énergétique et du droit des pays à utiliser leurs propres ressources naturelles et à prendre leurs propres décisions. Et quelques instants après, vous avez évoqué qui conseillait le gouvernement africain. Alors en écoutant quelqu'un comme vous, on se demande pourquoi ce n'est pas vous qui conseillez le gouvernement africain. Alors comment apporter plus de rationalité à cet effort de conseil ?

[6:35] Eugene : Non, non, nous avons en fait une conversation très franche avec les dirigeants africains. Mais je pense aussi que le plus grand défi est d'avoir cette conversation avec la société civile africaine. Et je pense qu'une partie de la raison est que pour être un militant, il faut être biaisé, fortement biaisé en faveur de quelque chose. Et il est donc difficile de faire changer les mentalités au sein de la communauté militante. Mais au sein des communautés du secteur public, des gouvernements et ainsi de suite, ils ont une mission qui transcende les préoccupations climatiques. Et par conséquent, ils sont ouverts à une conversation qui leur offre un éventail plus large d'options, d'options politiques. Et donc, en tant qu'organisation axée sur l'énergie durable, nous avons essayé de positionner l'idée d'énergie durable au-dessus des idées d'énergie propre et d'énergie sale, afin qu'il s'agisse vraiment du meilleur mix qui fonctionne pour chaque pays avec très peu de contributions aux émissions de gaz à effet de serre. Nous devons l'admettre, mais cela reste suffisamment solide pour sortir les communautés de la pauvreté, suffisamment solide pour s'industrialiser, quel que soit le chemin d'industrialisation. Pouvons-nous dire de manière réaliste que nous pouvons faire fonctionner des usines et construire des industries en Afrique avec l'énergie solaire ? À ce stade ? Le niveau de la technologie ne le permet pas. La question de justice est : est-il juste de demander, d'attendre que la technologie atteigne un point où elle peut stimuler leur industrialisation pour qu'ils puissent s'industrialiser ? Ou peuvent-ils utiliser ce qui est disponible et s'industrialiser jusqu'à un point où ils ont la capacité et les ressources pour abandonner les combustibles fossiles si cela devient inévitable ? Donc ce sont le genre de questions sur lesquelles je ne suis pas sûr que la communauté militante ait une conversation franche.

[8:47] Myrto : Une partie de ma vie consiste à être un militant pour quelque chose qui n'est pas militant, à savoir une approche technique raisonnable des choses. Et mon expérience d'échange avec les décideurs ainsi qu'avec des populations qui n'ont aucune connaissance des questions énergétiques est que, généralement, lorsqu'on apporte l'information, les gens font une analyse assez raisonnable et rationnelle. Et ce que nous constatons ici, c'est qu'à la COP aujourd'hui, la plupart des gens n'ont pas ces faits de base. Et ils sont censés, parce que contrairement à la population générale, ils sont censés faire partie des quelques-uns qui ont une connaissance et une compréhension plus approfondies et en qui le reste de la population a confiance. Cependant, quand on les écoute, il semble qu'1 kWh de solaire soit exactement similaire à 1 kWh de charbon ou 1 kWh de nucléaire, alors que les trois sont radicalement différents et fournissent des services radicalement différents au réseau et aux communautés. Alors

comment se fait-il que cette compréhension de base ne semble pas être partagée ? Et si elle n'est pas partagée par cette communauté climatique, comment peut-elle être transmise aux populations ?

[10:06] Eugene : Je pense que l'une des raisons est que la communauté climatique, en particulier les processus de la CCNUCC et peut-être toutes les initiatives mondiales visant à traiter la crise climatique, sont intrinsèquement politiques. Ils ne sont vraiment pas techniques comme on pourrait le penser. C'est un espace pour les intérêts et c'est un espace pour faire avancer différents agendas. Et toutes ces questions sont très politiques. Ce qui signifie que même si la compréhension de base de la science existait, nous sélectionnons la science que nous utilisons pour construire nos arguments. Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas tout le monde qui vient à la COP qui a une formation technique. C'est un environnement très multidisciplinaire. Donc vous avez des gens d'un milieu très juridique, des gens d'anthropologie, des gens d'économie, des gens de je ne sais quoi, qui ne parlent pas nécessairement le même langage, dont la compréhension des enjeux, en particulier des dimensions politiques des enjeux, est complètement différente. Alors peut-être que la façon de remédier à cela est d'ôter la politique et de laisser l'essentiel à nu, et de voir ce qui se passe exactement. Revenons à l'époque où nous parlions du réchauffement climatique et discutions de la science du réchauffement climatique. Revenons à l'époque où nous parlions des sources d'énergie en termes de potentiels, de science de base, de physique sous-jacente, etc. Cela peut peut-être nous donner une idée des choix énergétiques qui ont le plus de sens dans la situation actuelle. Mais la politique, je pense, a tellement recouvert la science qu'il devient très, très difficile d'y voir clair. Donc maintenant les choix politiques sont fondés sur qui façonne le récit, qui a le plus de ressources pour façonner ce récit, quels intérêts sont en tête de l'agenda, plutôt que sur ce qui est exactement nécessaire et ce qui est exactement requis pour atteindre là où nous voulons aller.

[12:29] Myrto : Et donc comment suggéreriez-vous, ou avez-vous une idée à ce stade de la manière dont nous pourrions nous débarrasser de cette politique ? Parce que la situation devient de plus en plus désastreuse, les effets sont de plus en plus forts, et il semble que les émotions soient soit exacerbées, soit que les gens s'en détournent. Et donc la politique semble être encore plus aiguë maintenant qu'elle ne l'était auparavant. Donc nous allons dans la mauvaise direction.

[12:58] Eugene : Je pense que cela va rester politique. Cela va être difficile. Mais si les choix politiques doivent être éclairés par la science, au moins cette science devrait être politiquement neutre. Le problème est que même la science est très politique de nos jours, comme je l'ai dit.

[13:15] Myrto : Pourriez-vous donner un exemple ?

[13:17] Eugene : Très bien, laissez-moi vous donner un exemple. Regardons. Quelque chose comme la compensation carbone. Très bien, voici comment la compensation carbone est présentée. Les pays en développement peuvent retenir leurs émissions et se faire acheter des compensations par les pays développés industrialisés. Et si vous inversiez cela et disiez que les pays en développement, les pays faiblement industrialisés, devraient avoir une fenêtre pour polluer davantage et que cela est compensé par de profondes réductions d'émissions dans le Nord ? C'est la même chose, mais c'est une question politique très différente. Donc vous devez être capable de voir quelle lentille politique façonne l'analyse scientifique que nous avons. Prenez, par exemple, tous les modèles, tous les modèles qui façonnent les politiques sont conçus avec des métriques biaisées en faveur des intérêts politiques du Nord. Nous ne savons pas exactement ce que cela signifierait pour le système climatique. Si l'Afrique, par exemple, était autorisée à utiliser, disons, une certaine quantité de combustibles fossiles pour les 100 prochaines

années, nous devrions avoir cette information. Sur quelle base demandons-nous à l'Afrique d'abandonner les combustibles fossiles alors que nous ne savons pas exactement quelle contribution de l'utilisation des combustibles fossiles, dans quelles conditions, conduit à quels scénarios d'émissions et ce que ces scénarios font au scénario mondial d'émissions ? Donc même les modèles ne sont pas conçus de manière à répondre aux questions que se posent les décideurs politiques en Afrique. Donc, et c'est parce que c'est politique. Encore une fois, si vous venez d'une institution de recherche qui croit que nous devons abandonner les combustibles fossiles une fois pour toutes, je ne vois pas de scénario dans lequel vous poursuivriez des recherches démontrant qu'il y a une certaine marge pour les émissions, disons en Afrique, par exemple, qui ne contribue actuellement qu'à 4 % des émissions de gaz à effet de serre. Mais vous pouvez toujours faire un argument très solide selon lequel toute quantité d'émissions, d'où qu'elle vienne, n'est pas bonne pour la planète. Mais cela ne résout pas les questions politiques que se posent les dirigeants africains. Et c'est une chose assez difficile.

[15:52] Myrto : Et ce que nous constatons lorsque nous exécutons nos modèles sur la base d'aspects rationnels et techniques, c'est que très souvent les scénarios et les modèles proposés aux pays pour décarboner supposent en fait un champ vierge ou recherchent un état final et partent très rarement de l'état actuel, le champ existant, puis analysent le déploiement industriel jusqu'à ce que nous atteignions un état durable, ce qui inclurait ce que vous décrivez, c'est-à-dire un reste d'utilisation de combustibles fossiles, par exemple, peut-être si cela aide au déploiement industriel des autres sources d'énergie qui viendront en leur temps. Parce que vous avez besoin de cette course de relais entre les énergies avant d'atteindre l'état final idéal. Et très souvent, les modèles vous fournissent simplement cet état final et disent : oh, vous savez, c'est là que nous devons aller, sans considération du chemin qui doit être parcouru pour y arriver.

[16:59] Eugene : Oui, donc nous avons déjà soutenu cela, et c'est vraiment bien à cause de la discussion sur les scénarios. Ayons des scénarios qui nous disent à quel moment les émissions de l'Afrique devraient [culminer] et à quel moment elles devraient commencer à diminuer ? Oui, actuellement, il y a quelques études qui suggèrent, par exemple, qu'il faudra au moins 500 ans à certains pays africains pour épuiser leurs budgets d'émissions. Si nous partions du principe que chacun a un budget, une allocation d'émissions, mais que faisons-nous de cette information ? Comment la traduisons-nous en trajectoires de transition énergétique ?

[17:45] Myrto : Donc si je reviens à la physique du réseau dont nous parlions plus tôt,

[17:49] Eugene : Il y a un audio, j'entends quelque chose de votre téléphone.

(Dans les sous-titres, cet échange est réparti autrement entre les deux interlocuteurs ; la répartition ci-dessus est reconstituée d'après le contexte.)

[17:56] Myrto : Ce que nous soulignons, c'est le fait que le développement de l'industrie des systèmes d'infrastructure n'est pas réalisable avec n'importe quel type d'énergie. Cela nécessite des qualités inhérentes à une source d'énergie pour permettre à ce développement de se produire.

[18:14] Eugene : Quelles seraient ces qualités selon vous ?

[18:16] Myrto : Quel type de puissance, quel type d'énergies l'Afrique aurait-elle besoin pour atteindre ce niveau de développement qu'elle mérite ?

[18:24] Eugene : D'accord, permettez-moi de commencer par dire que je pense qu'il y a eu une certaine réflexion selon laquelle les [réseaux] ne sont pas bons pour l'Afrique. Et cette discussion est présentée comme si le problème venait des réseaux.

[18:43] Myrto : Vous voulez dire les réseaux centralisés, centralisés ?

[18:46] Eugene : Les réseaux centralisés ont fonctionné ailleurs. Donc si les réseaux centralisés ont fonctionné ailleurs, le problème n'est pas l'infrastructure elle-même, c'est peut-être la gestion de l'infrastructure. Donc la solution n'est pas de se débarrasser de bons réseaux. Donc je pense toujours qu'en Afrique, nous devons renforcer les réseaux car en tout cas, cela facilite beaucoup la gestion puisque vous avez affaire à une seule entité. Les risques sont aussi élevés, mais c'est plus efficace à gérer. Mais entre-temps, ce dont les gens ont vraiment besoin, c'est d'un accès à l'électricité très rapidement. 630 millions de personnes en Afrique vivent dans l'obscurité. Donc vous voulez leur fournir de l'électricité très rapidement. Et vous pourriez le faire avec des solutions énergétiques décentralisées basées sur les renouvelables. Mais cela ne peut pas être la solution permanente. Ce ne sont que des solutions pour permettre aux gens d'avoir rapidement accès à l'électricité. Maintenant, si vous voulez que cette électricité soit productive et utile, par exemple pour stimuler les industries locales, que ce soit dans l'agriculture, les petites entreprises, etc., vous devez trouver un moyen de construire et de passer de là à des mini-réseaux, par exemple, qui reposent peut-être sur l'hydroélectricité ou d'autres sources d'énergie pouvant fournir la qualité et la quantité d'énergie nécessaires pour stimuler les activités industrielles à petite échelle. Mais maintenant, si vous voulez penser à l'industrialisation de tout le pays avec la fabrication, nous parlons maintenant de la nécessité de transformer les minéraux critiques sur le continent. Si vous devez le faire, vous devez déployer de l'énergie à grande échelle. Les mini-réseaux, les systèmes décentralisés n'y suffiront pas. Vous allez avoir besoin de systèmes plus robustes. Et je pense que vous devez, d'abord, pour pouvoir résoudre le problème, diviser les besoins énergétiques du continent en ces trois catégories. Vous avez des besoins domestiques immédiats pour éclairer ces 630 millions de personnes qui n'ont pas d'électricité. Vous devez réfléchir à la manière de rendre ces ménages productifs, qu'ils puissent aller à l'école, étudier la nuit, que les infrastructures sociales puissent fonctionner, que les hôpitaux puissent fonctionner dans de nombreux endroits. Les pompes à eau nécessitent un certain type d'énergie pour continuer à fournir de l'eau. Les écoles, les hôpitaux ont besoin d'électricité pour le refroidissement et pour garder les vaccins et les médicaments en sécurité. Ce sont là des besoins énergétiques de gamme intermédiaire. Et au-delà, vous avez des besoins industriels à grande échelle. Et pour chacune de ces catégories, vous allez avoir besoin d'un ensemble différent de solutions. Ainsi, les mini-réseaux, les solutions autonomes ou les systèmes décentralisés peuvent très bien fonctionner dans la partie inférieure de ce spectre de problèmes. Mais dans la partie supérieure, vous allez avoir besoin de systèmes plus robustes, qui peuvent être un réseau de systèmes autonomes ou de mini-réseaux. Mais au final, vous avez toujours affaire à de très solides [réseaux], centralisés ou régionalisés ou autre, quelle que soit la façon dont vous voulez vous organiser. Mais vous allez aussi, il y aura aussi un impact en termes de types de sources d'énergie que vous allez utiliser. Donc à mesure que vous vous rapprochez de l'extrémité industrialisée du spectre, le solaire et l'éolien deviennent de moins en moins fiables. Donc, vous devez trouver une solution pour cela. Dans la partie inférieure, pour un accès rapide à l'énergie, le solaire et l'éolien auront du sens. Donc vous pouvez avoir un argument complet et équitable selon lequel nous n'avons pas besoin de déployer une production d'énergie fossile dans ces zones parce que le soleil et le vent peuvent faire l'affaire. Mais une fois que vous atteignez l'extrémité de l'industrialisation, cela devient de moins en moins difficile [sic ; probablement « de plus

en plus difficile »]. Donc les choix commencent maintenant à examiner si nous devrions penser au nucléaire ? Devrions-nous, si nous devons faire de l'hydrogène vert, ce qui est une conversation qui s'intensifie [sur le continent ?], dans quelles conditions faisons-nous de l'hydrogène vert ? Comment gérons-nous la concurrence pour les ressources en eau liées à la production d'hydrogène vert, etc.

[23:22] Myrto : Donc quand vous parlez des perspectives sur le nucléaire, par exemple, nous pouvons voir un certain nombre de pays africains essayer d'envisager le nucléaire comme faisant partie de leur mix énergétique futur. Hier encore, le Rwanda et le Sénégal ont signé un engagement que 23 pays avaient déjà signé [pour] tripler les capacités nucléaires. Nous avions vu dans le passé le Ghana, le Kenya ont manifesté leur intérêt pour la question. L'Afrique du Sud prolonge la durée de vie de ses centrales nucléaires. Donc il y a une discussion très ouverte et franche qui a lieu en Afrique autour de l'énergie nucléaire, ce qui n'est pas le cas partout ailleurs en fait. Alors que diriez-vous des perspectives du nucléaire continental et comment pouvons-nous aider ?

[24:11] Eugene : La question est : quel est exactement le problème avec l'énergie nucléaire ? Est-ce une préoccupation de sécurité ? Comment gérons-nous les déchets des réacteurs nucléaires ? Si c'est le problème, parlons maintenant de la manière dont nous résolvons ce problème. Ne parlons pas de « pas de nucléaire » parce que vous vous retrouverez avec rien si chaque fois vous avez un problème. La solution est de ne pas toucher, et je pense que c'est sur cette base que la plupart des gouvernements africains commencent à réaliser que le récit antinucléaire n'est pas fondé sur des preuves suffisantes et que l'argument est faible et qu'il est possible d'avoir une énergie nucléaire sûre mais qui produit suffisamment d'énergie pour vos pays. La deuxième chose est que l'hypocrisie de l'Occident devient de plus en plus visible. Alors comment justifiez-vous cela ? Des pays qui utilisent le gaz, l'énergie nucléaire et toutes les sources d'énergie disponibles et qui sont même prêts à faire la guerre pour sécuriser ces sources d'énergie vous disent que ce n'est pas une bonne option pour vous. Donc les gouvernements africains commencent à voir clair dans tout cela et commencent à penser qu'ils doivent mettre toutes les options sur la table. Si vous regardez la position commune africaine sur la transition énergétique, l'esprit sous-jacent, l'esprit de celle-ci est que l'Afrique doit se développer avec toutes les ressources qui lui sont disponibles dans un contexte qui peut être défini localement ou nationalement. Ainsi, la trajectoire énergétique du Nigeria n'a pas besoin d'être similaire à la trajectoire énergétique du Cameroun, par exemple. Mais l'idée étant que le Cameroun devrait pouvoir s'asseoir, se demander quels sont les défis politiques auxquels il fait face en matière d'énergie et quelle est la meilleure combinaison de ressources, de systèmes de gouvernance, d'infrastructures et de technologies qu'il peut utiliser pour résoudre ce problème. Bien sûr, en gardant à l'esprit l'impact potentiel sur les gaz à effet de serre. Mais l'idée ici est que nous ne devrions pas encore retirer d'options de la table.